

Les rêves de Max

L'œil du psy. Chroniques 2012-2018, préface de Alessandra Berghino, Collection « Culture & Langage », Paris, MJW Fédition, 2019.¹

François Ardeven, psychanalyste, lecteur du midrash laïque au Centre Medem (Arbeter-Ring).

Dans un petit texte, *Le juif errant [la seconde venue du Christ]*, Goethe a cette formule ambiguë et presque menaçante : « Méfiez-vous des rêves de jeunesse, ils finissent toujours par se réaliser ». L'étoffe des premiers rêves, quand ils sont dénués de l'illusoire ambition sociale, est faite du désir, et le bon désir est fait de la Loi qui, dans la vie, si est accordée la chance de la vivre assez longtemps, finit toujours par s'appliquer. La psychanalyse peut aider le rêve à passer à la réalité. Un proverbe juif dit que ne pas trop dormir y contribue aussi.

Le dernier livre de Max Kohn, *L'œil du psy*, recueil de ses chroniques aux *Cahiers Bernard Lazare*, vient d'être publié et illustre à merveille ce principe. De cette mosaïque faite textes, qui sont autant de rapports à l'objet, émerge un sujet.

Max Kohn est né à Belleville juste après la guerre et rêve tout jeune homme d'être journaliste ou reporter, un peu comme Tintin dont il a la sveltesse. La vie impose ses méandres et dit rarement oui à la première impulsion. Il faut une initiation lente à soi-même pour naître à soi, ce qui est le vrai voyage², pour tout dire une éducation.

Esprit polymathe, il étudia la philosophie – il fut un confident ultime de Jean-Toussaint Desanti qui est une voix qu'on entend parfois dans ses textes³ –, la psychologie. Il dirigea des recherches en veillant bien à ne pas adopter la position délétère du « maître », sauf à l'entendre de façon chinoise⁴ et distanciée. Surtout il exerça la psychanalyse dans des cadres variés (savoir varier est un art essentiel aussi bien chez l'analyste que chez le philosophe phénoménologue ou chez les danseurs⁵). Aujourd'hui il la pratique encore dans un cabinet strict, un peu japonais, au fond d'une sorte de petite jungle, dans le IX^{ème} arrondissement de Paris. Du préanalytique qu'il fut un des premiers à exhumer, Max Kohn retint, et le montre ici encore, que la psychanalyse, pour venir – on dit aussi que le théâtre vient si la pièce est bien jouée –, a besoin de bien plus que d'une théorie ou d'assertions ou de diplômes. Il faut beaucoup de transferts latéraux pour faire un psychanalyste, et sans doute toujours un transfert avec les langues qui sont aussi des sujets⁶. Ces transferts sont aussi ce qu'on peut appeler la culture, dont témoignent les soixante-et-une pièces de ce livre.

Le rêve intérieur ne suffit pas. Il faut aussi la contingence et la *tuché*, en grec la chance, d'une bonne rencontre pour qu'il éclore vraiment. *The right man at the right place*. Max Kohn rencontra Claude Hampel⁷. Max Kohn est un « enfant de la nuit »⁸, Claude

¹ Le livre est préfacé avec beaucoup d'inspiration par la psychanalyste et historienne Alexandra Berghino qui réfléchit sur la rythmique des chroniques, ce qu'elles doivent à l'art musical et montre comment ici, sous une forme rhapsodique, à côté de ses textes plus théoriques, Max Kohn n'en finit pas de transmettre l'analytique.

² Chronique 8 : à propos de *Plateforme* de Michel Houellebecq.

³ Chronique 46 : à propos de Walter Benjamin et de l'Ange de l'histoire.

⁴ Chronique 49 : où on découvre la parenté de Nelly Sachs et de Confucius, Chronique 15 : à propos du sinologue François Jullien, Chronique 56 : à propos de l'art de la guerre de Sun Tzu.

⁵ Chronique 52 : à propos de l'art de Rudolph Noureev.

⁶ Chronique 9 : à propos d'*Un prénom républicain* de Berthe (Brukha) Burko-Falcmán.

⁷ Chronique 42 : un portrait comme une stèle de Claude Hampel, dont la rapidité fait la force.

Hampel naquit un peu plus tôt dans le ghetto de Varsovie. La faux d'une courte génération les séparait. Claude Hampel était un patron et, dans le petit monde juif ashkénaze de Paris, il fit vivre la presse yiddish jusqu'à sa mort. Le rêve de Max Kohn commença à s'actualiser vraiment quand en 2006, pour les *Yiddische Heften (Cahiers Yiddish)*, dirigés par Claude Hampel, quand en 2006 pour SBS radio à Melbourne avec Alex Dafner, et quand en 2008 pour le *Forverts* de New York avec Boris Sandler, il colligea des voix yiddish dans plus de trois-cents interviews. Dafner, Sandler, Hampel, Kohn, avec leurs noms de limiers à la Mankiewicz⁹, sont les héros d'un roman yiddish qu'il faudra bien écrire un jour. Rien ne se fait sans une intrigue.

Enfin, Claude Hampel confia à Max Kohn à partir de 2012 une chronique dans les ancestraux Cahiers Bernard Lazare : *L'œil du psy*, où toute liberté était donnée au journaliste freudien de traiter mensuellement des affaires de la culture comme elle venait. *Rien d'humain ne m'est étranger*, disait le Latin Térence. Max Kohn suivit ce conseil avisé, en exergue de son livre, et les chroniques ne s'interdirent rien et pas même de commenter par exemple une mise en scène irrespectueuse de la bienséance du *Britannicus* de Racine¹⁰.

Le livre de ces chroniques, qui couvrent six ans, vient donc d'être publié : soixante-et-un articles, comme soixante-et-un rêves, écrits de manière rapide, laconique, lapidaire pour certains, tacite presque, comme sont la matière onirique et aussi la vie des survivants qui vivent sur « des bribes, des fragments, du silence »¹¹. Au lecteur souvent de rajouter ses propres conjonctions aux phrases laissés libres entre elles. Le héros d'un des livres d'Henri Raczymow¹², *Un garçon flou*, s'appelle Federman, l'homme-plume, qui voulut faire une thèse sur la figure de style dite asyndète, *asyndeton* en grec, qu'on peut traduire par « sans liaison ». Le dilemme est un peu celui-là : soit l'absence de liaison, soit le grand « et » flaubertien (aussi bien le *waw* conversif de l'hébreu biblique). Max Kohn est aussi un homme-plume, et l'asyndète est dans son style. Gore Vidal dit très bien que le style, c'est un homme qui sait qui il est, ou, comme dirait Freud, un homme devenu (*geworden*).

L'asyndète dit aussi que deux lettres se suivent, et que chacune a sa vie, et qu'il faut un midrash¹³, une histoire, une invention pour les relier parfois. Max Kohn le dit ainsi à la fin de son introduction : « Une lettre, c'est un nom. Relier deux noms, cela ne va pas de soi, c'est horizontal et vertical, aigu et chronique, actuel et pris dans l'Histoire »¹⁴.

L'unité profonde de ces chroniques qui forment une constellation ne vient pas des sujets qu'elles traitent : on y croise l'*Orphée* de Gluck, Christine Angot, Simone de Beauvoir, Joseph Kessel, Confucius et bien d'autres.

Elle vient du sujet qui les écrit et elle vient bien sûr des nervures qui reviennent.

La musique est l'une d'elles. Freud n'aimait pas la musique dit-on. Max Kohn est du côté de Theodor Reik, lui-même journaliste musical, et a une oreille. La psychanalyse défait l'évidence du ronronnement des signifiants, qui par la censure souvent sont affectés à leur place standard ; quant à la musique elle désignifie, si on veut. Analyste et analysant doivent apprendre à jouer ensemble un duo. Ils doivent s'accorder, sans excès, et une langue un peu

⁸ Film *Les enfants de la nuit* de François Lévy-Kuentz écrit par Frank Eskenazi et François Lévy-Kuentz. Producteur : The Factory Productions, 2014. Avec la participation de Monique Itic, Max Kohn, Marc Perelman, Sylvia Simon, Ghislaine Spitzer, Dominique Vidal, Jean-Jacques Zylbermann.

⁹ Chronique 6 : à propos du Limier (*The sleuth*) de Mankiewicz et du livre de Tanguy Viel, *Cinéma*, qui lui est consacré.

¹⁰ Chronique 39 : sur une mise en scène de *Britannicus* par Stéphane Braunschweig à la Comédie-Française.

¹¹ Chronique 14 : à propos du livre *Une étoile mystérieuse* de Franck Eskenazi.

¹² Chronique 16 : à propos d'*Un garçon flou* d'Henry Raczymow.

¹³ Chronique 44 : à propos de la philosophie de Léo Beck.

¹⁴ In *L'œil du psy*, p. 20.

commune, sans les facilités truquées de la connivence, mais comme juste un air, doit s'élever. Il faut aussi veiller à ce que la musique n'écrase pas tout de sa force comme elle écrasa Orphée¹⁵. Oliver Sacks l'enseigne depuis l'expérience d'un de ses patients¹⁶ : il y a une musique interne, silencieuse, une forme d'« hallucination musicale », qui vient suppléer la mémoire qu'on perd. Il y a ainsi des thèmes qui reviennent. Les *Chroniques* sont aussi une revue de soi.

Le judaïsme a sa place. La Shoah prend sa part et Max Kohn interroge, pour la contrer, la position de Giorgio Agamben qui conclut dans *Ce qui reste d'Auschwitz : l'archive et le témoin / Homo sacer III*¹⁷, à la seule valeur en termes de témoin du « musulman », de celui qui justement ne peut plus témoigner, comme on en lit la description dans *Si c'est un homme* de Primo Lévi. Non, dit Max Kohn, la Shoah n'a pas ainsi séparé le parlant du vivant. Il n'y a pas d'un côté : tu vis et tu ne peux parler et de l'autre : tu parles parce que tu n'as pas vécu. Du témoignage fragmenté s'égouttent toujours quelques noms qui assurent, aussi extrême qu'il soit et inventif parfois, avec aussi des greffes, le passage des générations. Cette transmission est morcelée. Les soixante-et-une chroniques avec les effets d'échos qu'elles ont entre elles, aussi disparates qu'elles semblent être, ce que la vie est souvent quand on l'enregistre mois par mois, symbolisent aussi ce morcèlement. Après tout, les tables de la Loi déjà...

La psychanalyse est rarement convoquée en tant que telle, parce qu'elle est un thé infusé dans l'ensemble des chroniques. La position de Freud est marrane, et de la même façon que dans une cure compte autant ce qui a été vécu que ce qui ne l'a pas encore été, de la même façon la psychanalyse qui a vécu a encore un avenir à vivre.

La dernière des chroniques révèle enfin ce qui les unifie. Elle est consacrée au livre d'André Neher, *L'Exil de la parole* et à la conception du *davar* qu'il renferme. Le *davar* signifie en hébreu à la fois le mot et la chose. Mais quand le mot et la chose collent l'un à l'autre, coïncident comme dans l'épisode de Babel où *davar* apparaît pour la première fois, plus rien ne circule : la parole est fermée. Il faut un interstice entre les deux pour que de la vie passe. La psychanalyse est un dispositif encore ouvert pour creuser cet espace.

Chaque chronique est un *davar*. On circule entre elles. C'est même cette circulation qui est le plus important. Le rêve, avec ses bribes, destitue le rêveur qui perd la main sur lui-même. Alors, l'œuvre, de quelque nature qu'elle soit, différente pour chacun, un livre ici, trouve sa place dans le monde.

¹⁵ Chronique 59 : à propos d'une représentation au théâtre des Champs-Élysées de l'*Orphée* de Gluck.

¹⁶ Chronique 38 ; à propos de *Musicophilia* d'Oliver Sacks.

¹⁷ Chronique 53 : à propos du témoignage possible, impossible de la Shoah chez Giorgio Agamben.